

LE VOCABULAIRE DE LA PASSION AMOUREUSE DANS LES TRAGÉDIES DE CORNEILLE

Vasile RĂDULESCU
radul_vas_romanice@yahoo.com
Université de Pitesti

Résumé

La tragédie française du XVII-e siècle tourne autour de la notion de passion, qui, dans la conception classique, est une agitation de l'âme humaine. Elle revêt des formes diverses : passion amoureuse, ambition, soif de pouvoir (libido dominandé), soif de vengeance, orgueil, etc.

Corneille ne fait pas exception, son œuvre s'inscrit dans le concert et le consensus de l'époque, son mérite consiste à avoir mieux exprimé que d'autres les thèmes et les motifs communs. A l'aide d'un vocabulaire restreint, général, conventionnel, il réussit à éveiller des énergies insoupçonnables, qui confèrent de la grandeur à l'homme.

L'ouvrage se propose de souligner les notions et le vocabulaire qui mettent en mouvement l'une des formes de la passion humaine, considérée à l'âge classique comme étant très importante : l'amour.

Mots – clés : passion amoureuse, étonnement, transport, étymologie, métaphore.

L'acception des termes qui évoquent l'amour reste relativement stable tout le long du XVII-e siècle, tandis que l'attitude sur le sentiment amoureux évolue sous l'influence des facteurs idéologiques, sociologiques et culturels. A travers le siècle, depuis les premières tragédies de Corneille, en passant par la *Phèdre* de Racine et finissant par *La Princesse de Clèves*, la représentation de l'amour, sa valeur et sa place dans l'existence humaine ont été profondément modifiées : cette force vitale, source de dépassement de soi dans la tradition héroïque, est perçue vers la fin du siècle comme fatale, avilissante, responsable de la perte de l'âme et du corps. Dans sa dernière hypostase, elle arrache l'être humain à lui-même, le dépossède et le conduit à sa perte. Les mots qui évoquent l'amour, s'ils restent les mêmes, devenant conventionnels, se colorent de nuances diverses ; les mots restent, leur pouvoir d'évocation varie.

Le champ notionnel du sentiment amoureux se structure à partir du terme et de la notion de *passion*. Selon Descartes¹, l'âme – qu'on ne

¹ Descartes, R., *Discours de la Méthode. Les Passions de l'âme*, Booking International, Paris, 1649 / 1995, page 124.

doit pas confondre avec le cœur -, et qui a son siège principal dans « *la petite glande pinéale qui est au milieu du cerveau d'où elle rayonne en tout le reste du corps* » se met en mouvement sous l'impulsion des perceptions diverses qui l'affectent. Les impressions produites par le contact avec les objets du monde sont reçues par cette glande : le mouvement (la passion) qui en résulte dépend de cette perception.

Une figure (une forme) forte étrange et forte effroyable [...] cause la peur en quelques hommes, peut exciter en d'autres le courage et la hardiesse, toutes formes différentes de passions¹.

Descartes distingue et analyse six « *passions primitives* » (c'est-à-dire primordiales) : « *l'Admiration, l'Amour, la Joye et la Tristesse* ». De ces passions primordiales dérivent des « *passions particulières* » (estime, mépris, espérance, désespoir, jalousie, etc).

Les dictionnaires du XVII^e siècle retiennent d'abord l'acception générale. Furetière (1690) définit la « *passion par les différentes agitations de l'âme selon les divers objets qui se présentent à ses sens* ». C'est le sens que le mot conserve chez les moralistes. La Bruyère note : « *Les passions tyrannisent l'homme ; et l'ambition suspend en lui les autres passions* » [*Caractères*, 50]. Par métonymie, le mot arrive à évoquer la seule passion amoureuse. Richelet note ; « *amour, ardeur* » pour définir la passion (amoureuse). Cet emploi, noté comme particulier par les dictionnaires de l'époque, est courant tout le long du siècle, non seulement dans la tragédie, mais aussi dans la comédie ou dans le roman.

Dans *Le Cid*, l'Infante se justifie auprès de sa confidente de son amour pour Rodrigue :

Et si ma passion cherchait à s'excuser...(v.95). Pulchérie déclare à son jeune « amant » Léon : Ma passion pour vous, généreuse et solide,/ A la vertu pour âme, et la raison pour guide,/ La gloire pour objet, et veut sous votre loi/ Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi// [Pulch.,I,1,v.9-12].

Le mot *passion* n'élimine pas le mot *amour*, ils sont employés en alternance. Il faut souligner que, chez Corneille, le sentiment de l'amour est toujours digne, noble, durable, pur et solide. En voilà quelques occurrences du mot *amour* chargé de ces valeurs :

Si vous avez aimé, vous avez su connaître/ Que l'amour de son choix veut être son seul maître [Oed.,I,2] ; Couronnons cet amour

¹ Idem., page 128.

de ma propre couronne [idem,I,4] ; Il éteindra ma vie avant que mon amour [id.,II,2] ; Ce que n'a pu l'amour, rien ne doit l'obtenir [id.,III,2] ; Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire : c'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire [id.,IV,1] ; Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire / D'un amour criminel qui souille votre gloire // [Oth. , V,5] ; J'ignorais de l'amour quel est le doux poison [Tite et Bér.,I,2] ; ... l'amour de ses droits est jaloux.../ ...il dispose de nous sans nous...// [Agés.,II,2] ; Seigneur, contre l'amour peut-on se défendre ?/ A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre, / Le plus ferme courage est ravi de céder...// [idem,V,1] ; L'amour n'est plus amour sitôt qu'il délibère [id.,V,1] ; L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié / Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié // [Rod.,I,3] .

Il ne faut pas se tromper sur le sens de certains mots, différent de celui de nos jours. Le mot *sexe*, par exemple, renvoie toujours au beau sexe, à la femme. Il n'est pas marqué et s'emploie à tous les niveaux de langue. Une seule fois il apparaît chez Corneille en collocation avec l'adjectif *beau*, comme aujourd'hui :

Quoi, la civilité, l'accueil, la déférence, / Ce que pour le beau sexe on a de complaisance, / Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour l'amour ? [Agés., V, 1].

Dans le reste des cas, il apparaît sans cette détermination, ce qui peut prêter à confusion si on ne connaît pas son sens de l'époque classique : *Le sang a peu de droits dans le sexe imbécile [Oed., I,3].* (On a affaire ici à une illustration de ... la loi salique. Le mot *imbécile* avait lui-même un sens différent, celui de « faible, délicat »). D'autres exemples :

Et le sexe et le rang se doivent souvenir / Qu'il leur sied bien d'attendre, et non de prévenir // [La Conquête de la Toison d'Or, IV,4] .

Celui qui aime, le « soupirant » est appelé *amoureux*. Si son amour est partagé (« payé de retour » comme on disait à l'époque), il sera appelé *amant*, sans nuance défavorable. Richelet définit ainsi ce mot : *Qui aime et qui est aimé*. Le Dictionnaire de l'Académie de 1694 apporte une précision supplémentaire : *qui aime d'amour une personne d'un autre sexe*. Si le sens du mot *amoureux* semble stable, celui du mot *amant* semble devenir ambigu, il tend à se confondre avec *amoureux*. Corneille parle souvent de deux *amants* qui n'ont devant eux qu'une simple perspective, non pas un amour partagé ou une relation. Les contextes où apparaissent le mot et ses valeurs sont extrêmement variés :

Si je le hais vainqueur, je le déteste amant [Perth., I, 1] ; Et le peuple bientôt montrera par sa haine / Qu'il n'adorait en toi que l'amant de sa Reine [idem] ; Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste, / L'absence aux vrais amants est encore plus funeste [Oed., I, 1] ; Voyez, et s'il se peut, pour voir tout mon tourment, / Quittez vos yeux de père, et prenez-en d'amant// [Oth., I, 3] ; Et son feu qui jamais ne s'éteint qu'à demi, / Intéresse une amante autrement qu'un ami// [idem, V, 1] ; ...un amant .../ Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme // [Tite et Bér., I, 3] ; Si vous vouliez passer pour véritable amant, / Il fallait espérer jusqu'au dernier moment // [idem, III, 2] ; (DOMITIE) : Prince, si vous m'aimez, l'occasion est belle / (DOMITIAN) : Si je vous aime ! Est-il un amant plus fidèle ?// [id., IV, 3] ; L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime / Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même // [id.] ; ... aimer ailleurs:/ Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre, / Un cœur plus accablé de mortelles douleurs. // [Agés., I, 3] ; Un amant avoué renverse tous obstacles : / Tout lui devient possible, il fléchit les parents, / Triomphe des rivaux, et brave les tyrans...// [idem, IV, 1] ; Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu ? [Andr., II, 5] ; N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières. / Rarement un amant les peut goûter entières.// [idem, V, 1] ; Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle [Don Sanche, III, 1].

La même prudence s'impose pour le mot *maîtresse*, qui répond au mot *amant*. Il désigne couramment la femme qui aime et est aimée, sans connotation défavorable (comme aujourd'hui). Furetière note : *On le dit particulièrement d'une fille qu'on recherche en mariage*. En effet, dans *Le Cid*, Chimène est constamment désignée par Rodrigue comme sa maîtresse. Le Dict. de l'Acad. de 1694 note que le mot n'évoque pas nécessairement la réciprocité du sentiment : *il se dit aussi des femmes [...] simplement aimées de quelqu'un*.

Comment est vu l'être aimé

Pour décrire les beautés de l'être aimé, les mots restent généralement abstraits. Celui-ci est désigné par le mot *objet*, qui nécessite une analyse attentive. Dans une première acception, proche de la valeur étymologique, le mot désigne ce qui est opposé à la vue, ce qui se présente au regard ou à l'imagination. Mais le mot est constamment employé, « poétiquement », pour parler de « *belles personnes qui donnent de l'amour* » (Furetière). En voilà des attestations dans la tragédie cornélienne :

*L'objet le plus charmant doit céder à l'Empire, / Régnez : j'en
dédierai mon cœur s'il en soupire [Pulch., IV,4] ; (Mais) je me venge,
et suis, en ce juste projet, / Jalouse du bonheur, et non pas de l'objet
// [Attila, IV,2] ; L'objet où vont mes vœux serait digne d'un dieu
[Théod., I,1] ; Tandis, permettez-moi de vous entretenir, / Et de
blâmer un peu cette vertu farouche, / Cette insensible humeur
qu'aucun objet ne touche, / D'où naissent tant de feux sans pouvoir
l'enflammer // [idem, III,2] .*

Les plus fréquentes occurrences évoquent la femme aimée. Mais, dans *Le Cid*, Elvire présente ainsi Rodrigue à Chimène :

*Madame, croyez-moi, vous serez excusable / D'avoir moins la
chaleur contre un objet aimable, / Contre un amant si cher ... //*
[v.837-839].

Le qualificatif *aimable* s'inscrit dans le même champ notionnel de la désignation de l'être aimé ; il caractérise celui qui est digne d'être aimé parce qu'il en a toutes les qualités nécessaires (structure sous-jacente primaire du dérivé adjectival en ABLE : « qui peut / doit être aimé »). Avec cette acception, qui rend compte de la valeur du suffixe ABLE, il reste vivant tout le long du XVII^e siècle. Son emploi est récurrent chez Corneille. A cet adjectif répond un autre attribut de l'amant, très employé : l'adjectif *charmant*, dérivé du verbe *charmer*. Il signifie : « qui exerce une puissance fascinante, ensorcelante », en conformité avec le sens étymologique du mot charme (du lat. carmen « chant » désignant la formule d'incantation magique). *Charme* renvoie à la force occulte et mystérieuse qu'un être exerce sur un autre. Dans le champ notionnel de l'amour, il évoque l'attrait irrésistible, analogue à un pouvoir magique. Avec cette acception on le trouve employé dans *Le Cid* : *Votre vertu combat et son charme et sa force*. L'attrait, le charme, s'exerce par *l'appas* ou *les appas*. Dans *Le Cid*, l'Infante constate : *Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas* [v.123]. Employé au pluriel, le mot se spécialise pour désigner les attraits physiques. Il faut dire que les *charmes* se distinguent des *appas* en ce que les premiers désignent toujours « *des beautés qui agissent par une vertu occulte et magique* », les seconds désignant les seules grâces physiques. Corneille se sert souvent du mot *appas* pour caractériser d'un trait la beauté féminine, ex. : *De mille appas son visage semé ...* [Andr., II, 1]. Mais il l'emploie aussi dans un sens général, plus abstrait (... *l'appas flatteur de cette illusion ...* [Conq., IV,4] et même il raffine, en renforçant l'effet par la combinaison de deux mots de même valeur intensive : ... *vos charmants appas...* [Pomp.,II,1].

Comment naît la passion amoureuse

Les premières « atteintes » de l'amour, la surprise, se manifestent comme une émotion du cœur frappé, l'*étonnement*. Le latin *adtonare* signifiait pratiquement « frapper par le tonnerre ». Le mot désignait, en effet, au sens concret et physique comme au sens abstrait et psychologique, toute forme de choc, de commotion, l'« ébranlement », « la secousse », causés comme par un coup de tonnerre. Le mot se spécialise pour désigner le mouvement de surprise intense en présence d'une situation ou d'un être considérés extraordinaires. Il s'approche de l'admiration qui éblouit et aveugle. C'est le terme récurrent pour décrire la première impression causée par l'être dont on devient amoureux. *L'étonnement* aboutit au *ravissement* ; l'être est *ravi*, c'est-à-dire arraché à lui-même. La valeur concrète du verbe et du nom dérivé est vivante durant le XVII^e siècle : ils désignent l'enlèvement par la force, le rapt (sens étymologique, cf. le « ravissement des Sabines » dans l'histoire de Rome). Dans l'univers de l'amour, le verbe marque la dépossession de soi qu'éprouve l'être tombé amoureux. Le participe *ravi* évoque le mouvement du cœur porté hors de lui-même sous la force de l'amour. L'Infante, dans *Le Cid*, constate sincèrement : *Je pleure ses malheurs, son amant me ravit* (c'est-à-dire « me fait éprouver un amour qui m'arrache à moi-même »). Le mot n'est pas seulement utilisé pour évoquer l'élan amoureux, il peut traduire aussi le simple mouvement de joie. Dans *Le Cid*, Elvire retrace à Chimène la satisfaction du Comte devant la soumission de sa fille :

*Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage / M'en ont donné
sur l'heure un digne témoignage [v.21-22].*

Le verbe *ravir* est concurrencé par le verbe *transporter* et son dérivé nominal *transport*, qui marquent, tous les deux, l'émotion violente de l'âme qui met l'être hors de soi-même, non seulement par amour, mais aussi par joie ou par colère. Le mot désigne, plus exactement, les manifestations extérieures du bouleversement. Il est souvent employé au pluriel pour rendre compte des signes concrets du sentiment. Le mot est courant dans tous les genres littéraires pour évoquer l'élan amoureux. Corneille l'emploie tant dans ce sens particulier que dans son sens général, tant au singulier qu'au pluriel, ex. :

*L'impétueux transport d'un premier mouvement
[Perth.,IV,1] ; L'impatient transport d'une joie imprévue:/ Notre
tyran n'est plus // [Attila,V,6] ; ... des transports si bouillants ...*

[Théod., V,6] ; ...*mon cœur imprudent / A trop cru les transports
d'un désir trop ardent* // [Nic.,II,2].

Transport et *trouble* ne sont pas identiques. Le premier suggère que l'élan sentimental se manifeste, le second est employé quand l'agitation, le mouvement de l'âme se déclenche mais ne se traduit pas comme tel. Le *trouble* engendre l'*inquiétude*, c'est-à-dire l'impossibilité pour l'être de trouver son repos ; elle se manifeste par une agitation qui peut ou non s'extérioriser. Il désigne toute forme de mouvement qui agite l'âme. Ce sens général est présent chez Corneille. L'Infante tente de définir cet état de trouble où elle est, balancée entre son affection sincère pour Chimène et son amour pour le fiancé de celle-ci :

*Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude ! / Je pleure
ses malheurs, son amant me ravit, / Mon repos m'abandonne* // [Le
Cid, v.506-508].

L'amour est l'agent le plus puissant de l'inquiétude et celle-ci est bien une manifestation du sentiment amoureux.

Le substantif *mouvement* s'emploie aussi pour décrire l'agitation de l'âme et dans une acception générale, il se dit « *des différentes impulsions, passions ou affections* » [Dict.de l'Acad., 1694], qui l'émeuvent en effet. Le mot a une valeur globale, il évoque l'expression de la joie, de la colère, aussi bien que de l'amour. Elvire conseille à Rodrigue d'éviter d'aborder Chimène le jour même où il vient de tuer le père de celle-ci : *Va, ne t'expose point aux premiers mouvements / Que poussera l'ardeur de ses ressentiments* (c'est-à-dire « que fera naître l'ardeur du souvenir si présent et si vif ») [idem, v.759-760].

Comme dans le cas de *étonner – étonnement*, le sens propre est supplanté par le sens figuré dans *touché* (« frappé avec force, ému profondément »). Signifiant d'abord « frappé d'une force émotive provoquée par un fait ou une impression », le sens du mot *touché* se restreint pour évoquer le trouble provoqué par l'amour. Le célèbre discours délibératif de Rodrigue commence par ces mots : *Touché jusques au fond du cœur ...* . Et il n'oublie pas de rappeler à Chimène : *Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur*.

L'être touché par la passion amoureuse – homme ou femme -, est accessible à l'amour, il est dit *sensible*. La même signification pour le dérivé nominal *sensibilité* ; *donner des marques de sensibilité* c'était témoigner du sentiment amoureux qui commence à naître. Mais il s'agit

de mots polysémiques. Formé sur le mot *sens*, *sensibilité* est glosé dans le Dict. de l'Acad. de 1694 avec au moins deux sens :

- « *Qui s'aperçoit, qui se connaît facilement par les sens ou la raison* », d'où le sens de « *tangible* », « *visible* », « *évident* » ;
- « *Qui se fait sentir* », c'est-à-dire « *qui est vivement, et souvent péniblement ressenti* ».

Une fois l'amour déclenché et accepté, il impose une conduite basée sur un code rigoureux, sur des valeurs chevaleresques et héroïques, façonné par l'idéal précieux, l'amoureux devient « le parfait amant ». Des mots-témoins et des mots-clefs qui le caractérisent sont : *fidèle* et *fidélité*, *attachement*, *engagement* et *engager*, *tendre*, *honneur*, *gloire*, *galant* et *galanterie*, etc., tous des mots d'une extrême fréquence dans la tragédie cornélienne. L'exigence de fidélité est considérée comme essentielle, elle est même sous-entendue, axiomatique. Dans *Le Cid*, par ex., le parallélisme de l'*engagement* avec *la foi* est explicite et visible :

*L'infamie est pareille et suit également / Le guerrier sans
courage et le perfide amant/ [...] / Ma foi m'engage encore si je
n'espère plus // [v.1063-1068].*

Et cet aspect se maintient à travers toutes les autres tragédies cornéliennes, exemple :

*Et moi, je ne sais pas s'il a droit de changer, / Mais je sais
que l'amour ne peut désobliger // [Tite et Bér.,III,2] ; Apprends
qu'une princesse aimant sa renommée, / Quand elle dit qu'elle aime,
est sûre d'être aimée // [Pomp.,II,1].*

Le vocabulaire spécifique de la passion amoureuse est savamment combiné par Corneille en toutes sortes de figures, destinées à rendre compte de la force du sentiment. Trois métaphores, héritées de la poésie lyrique du XVI-e siècle, sont privilégiées. Elles s'organisent autour des termes suivants : la flamme, les liens, les fers. Dès les premiers vers du *Cid* on apprend que (ELVIRE) :

*Et si je ne m'abuse à lire dans son âme, / Il vous commandera
de répondre à sa flamme. / (CHIMENE) : Tu ne peux trop promettre
aux feux de notre amour // [v.5-6].*

La métaphore est constante pour désigner l'amour. Le mot flamme est si courant que la métaphore se lexicalise, c'est-à-dire que le

comparant n'est plus perçu comme tel, il n'est plus porteur d'images. Les exemples abondent dans toutes les autres tragédies.

Métaphores de l'amour

L'amour est très souvent rendu par les métaphores du feu et de la flamme. Ces mots sont récurrents dans toutes les tragédies, mais leurs déterminations sont très variées.

Le feu brûle, s'allume et s'éteint:

Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre/ Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre// [Rod., III, 4];

De ce mourant amour les ardeurs ramassées/ Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées// [Soph., IV, 2];

...de mon feu l'importune tendresse [id., V, 1];

Il n'a pas encore éteint son feu [Oth., IV, 1];

Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi [id., V, 1]

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre? [Pulch., III, 1];

Quand le feu diminue il s'éteint de lui-même [id];

C'est un feu sans aucune étincelle [Agés., IV, 2];

Le feu va s'allumer si vous ne l'éteignez [Perth., IV, 3];

Le feu brûle, tout en restant beau:

Je la laisse avec vous, afin que votre zèle/ S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle// [Pulch., IV, 3];

Il est parfois contradictoire:

...contre mon feu, mon feu me sollicite [Pomp., IV, 3];

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle [Rod., III, 4]

L'intensité de la métaphore du feu est accrue par l'emploi fréquent de ce mot au pluriel:

Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche/ D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer [Théod., II, 2]

Et les raisons d'Etat plus fortes que les noeuds/ Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux// [Nic., II, 4];

...mes feux trop ardents/ [La Conq., IV, 2];

...vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre/ [Soph., IV, 3];

Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant [id., III, 6];

Votre ardeur pour son sang fait pour lui tous ses feux/ [Tites et Bér., I, 1];

Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue/ Qu'à vos feux ma langueur rende longtemps justice// [Sur., I, 3];

*L'aveugle sympathie est ce qui fait agir/La plupart des feux
qu'il excite // [Agés.,V,1].*

A la métaphore nominale du feu correspond la métaphore verbale.

Parfois, les verbes (s')allumer et (s')éteindre ne passent pas par la métaphore du feu, mais se combinent directement avec amour, la métaphorisation étant ainsi plus directe:

*... mon amour trahi, que j'éteins à regret [Perth.,III,3];
...cet amour s'allume et s'éteint en un jour [Soph.,V,2];*

Quand l'amour n'est pas sincère, il devient, sous la plume de Corneille, un amour mercenaire:

*N'avez vous qu'un amour mercenaire?/ [Tite et Bér.,II,1].
Feu et amour alternent avec ardeur:
Quoi? Cette ardeur s'éteint! [Rod.,III, 4]
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme/ [id.,III, 4]*

Ardeur s'applique non seulement à l'amour mais à une passion dominante, comme celle du pouvoir ou de l'ambition, ex.:

*...la noble ardeur d'envahir tant d'Etats/ [Att., I,1];
Je puis nommer amour une ardeur de régner [Don
Sanche,I,2].*

La métaphore la plus fréquente dans la tragédie cornélienne reste celle de la flamme. Par cette fréquence extraordinaire, Corneille a contribué pleinement à sa lexicalisation, chez Racine, elle ne sera plus qu'une convention, elle sera complètement lexicalisée, devenant synonyme à valeur dénominative d'amour; aujourd'hui elle n'existe plus.

Le mot flamme apparaît le plus souvent accompagné d'une détermination. Ainsi, la flamme peut être belle:

*L'illustre et digne ardeur d'une flamme si belle/ [
Oth.,III,4];
...une si belle flamme...[Tite et Bér.,II,2];
...des flammes si belles...[Agés.,V,8];
Le souvenir mourant d'une flamme si belle/ [Théod.,V, 4].*

La flamme peut être également heureuse, importune ou même inceste:

Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme [Don Sanche,IV,1];
Le ciel vous destinant à des flammes incestes... / [Oed., III, 5]
...flamme importune... / [La Cong.,II,5];
...éteignez une flamme inutile / [id.,II,5];
...sa flamme heureuse... [Agés.,IV,3].

Comme le(s) feu(x), la flamme s'allume et s'éteint:

.../Eteint comme il leur plaît et rallume nos flammes/ [Andr.,IV,2];
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer/ Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer;/Je veux bien plus... / [Don Sanche,III,6];
...éteindre une si belle flamme/ [Oth.,I,2].

La métaphore de la flamme apparaît aussi sans détermination, doublée d'une autre figure, le plus souvent de la personnification (comme passion personnifiée ou comme allégorie), s'imposant comme argument:

Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur! / [Don Sanche,III,5];
Un si honteux désordre avec des traits de flamme... / [Oed.,II,4];
J'immolerai ma flamme et toute ma tendresse/ [Oth.,I,3] (de même que dans Soph.);
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme/ [id.];
Il ne voit, il m'entend, il ne croit que sa flamme/ [Tite et Bér.,I,3];
...et sa vue en mon âme/ Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme// [Att.,II,1];
Je veux cacher ma flamme et je le veux en vain [Agés.,III,4];
(Et si) d'Agésilas la flamme se déclare.../[id.,IV,2].

Il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de constater que le mot flamme rime souvent chez Corneille avec le mot femme ou avec âme, par exemple:

...l'éclat d'une si belle flamme/ ...n'éblouit point mon âme// [Rod.,II,1];
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,/ Je vois ce qu'est un trône et ce qu'est une femme// [id., III, 4];
C'étaient discours en l'air inventés par ma flamme/ Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme // [Perth.,IV,2];
..., et laissez à ma flamme/ Le bonheur à son tour d'entretenir madame // [Nic.,III,3].

Le champ dérivationnel du mot flamme vient enrichir son spectre: *Leurs yeux sont tout flamme, et leur brûlante haleine,.../ [La Conq.,I,4](valeur intensive particulière).*

Il est clair que l'intersection sémique dans les métaphores du feu et de la flamme se fait par la sème „chaleur” [+ intensif], donnée par le feu ou la flamme étendus à l'amour.

Les métaphores du feu et de la flamme se lexicalisent complètement et deviennent des lieux communs dans la tragédie classique. Le spectateur du XVII e s. prendra, par exemple, une flamme noire, qui nous semble aujourd'hui une figure hardie, dans sa valeur dénomminative d'„amour coupable”.

Les métaphores nœuds, chaînes, fers (= « mariage, union affective »)

Nœuds apparaît le plus souvent au pluriel, ce qui accroît son intensité. L'expression est récurrente et particulièrement fréquente dans les tragédies de Corneille. Comme dans les cas précédents, elle apparaît le plus souvent avec une détermination. Par exemple:

Rompre les sacrés noeuds d'une amour fraternelle/ [Pomp., I, 2];
...les sacrilèges noeuds/ [Théod., III, 3];
...le saint nœud.../ [Don Sanche, V, 5];
Et les raisons d'Etat, plus fortes que les nœuds.../ [Nic.,II,4];
...des nœuds et si forts et si doux/ [Tite et Bér.,II,2];
...illustres nœuds/ [Andr.,I,1].

Le sème commun dans la métaphore des nœuds = « mariage » est, bien sûr, « attache (solide) ». Le même sème joue aussi dans la métaphorisation de chaînes et de fers (pl.) pour „asservissement amoureux”. Les nœuds ont la valeur d'un attachement positif, sacré, respectable, tandis que chaînes et fers impliquent aussi la connotation „souffrance”, „faiblesse”, „servitude”, „protestation impuissante”. La variété cotextuelle de ces métaphores est impressionnante. Exemple :

Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes [Don Sanche,I,1];
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes [Nic.,V,1];
...vos bras amoureux seront ma seule chaîne/ [Tite et Bér.,III,5];
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître/ [Att.,III,1].

L'amour malheureux passe par „les fers” et les „chaînes” pour aboutir à la forme extrême d'un poison:

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole /
[Soph.,IV,2];

J'ignorais de l'amour quel est le doux poison/ [Tit. et
Bér.,I,2];

O beauté qui te fait adorer en tout lieu,/ Cruel poison de
l'âme et doux charme des yeux// [Att.,III,1];

Et l'amour pour le sens est un si doux poison/ [Oed.,I,3].

Ces images traditionnelles ont connu une amplification sous l'impulsion du courant précieux, diffusé à travers toute la (haute) société française dans les années 1650-1660. Les cercles précieux, qui ont pour centres les salons parisiens dans les années 1625-1640, voient leur mode de pensée et d'écrire reconnu et adopté par l'aristocratie et même par la bourgeoisie dans la décennie 1650-1660. Le langage précieux de l'amour (« le langage des ruelles »), qui témoigne du souci fondamental de ne pas choquer par une expression trop concrète ou réaliste, adopte spontanément des images connues et intelligibles. La langue privilégiée, tout le long du siècle, une formulation abstraite ou imagée pour célébrer les grâces et les charmes de l'être aimé comme pour exprimer les mouvements du cœur. Les représentations individuelles, précises, concrètes, s'estompent devant la nécessité d'exprimer l'universel humain.

Œuvre de référence :

Corneille, P., *Œuvres complètes*, Ed. du Seuil, Présentation et notes de A. Stegman.

Bibliographie :

- Chaurand, J. et Al, *Nouvelle histoire de la langue française*, Ed. du Seuil, Paris, 1999.
- Descartes, R., *Discours de la Méthode. Les Passions de l'âme*, Booking International, Paris, 1649 / 1995.
- Dumonceaux, P., *Langue et sensibilité au XVII-e siècle*, Genève, Droz, 1975.
- Furetière (art. choisis et présentés par Ph. Brenot), *Les Emotions*
- Fumaroli, M., *Héros et orateurs. Rhétorique et dramaturgie cornéliennes*, Librairie Larousse, Paris, 1990.
- Gardes-Tamine, J., *La Rhétorique*, A. Colin, Paris, 1996.
- Kerbrat – Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, A. Colin, Paris, 1996.
- Meyer, M., *Questions de rhétorique : langage, raison et séduction*, Le livre de poche, Paris, 1993.

Muller, CH., *Etude de statistique lexicale : le vocabulaire du théâtre de Corneille*, Genève, Slatkine, 1979.

Sancier – Chateau, A., *Introduction à la langue du XVII-e siècle*, Nathan, Université, Paris, 1979.

Toma, D., *Formele pasiunii*, Ed. Meridiane, Bucuresti, 1992.